Quand Guillemin parlait dans le poste…

Dès ma rencontre avec Henri Guillemin à la fin de 1976, et depuis que je travaille sur son œuvre, j'ai été frappé par son activité incessante. Établir dans les années 1980 un premier état de sa bibliographie, puis l'étoffer à mesure du dépouillement des sources disponibles, écrites et audio-visuelles, n'a pu que me confirmer dans cette impression.

Un nouvel et considérable enrichissement de notre connaissance de la production de Guillemin est aujourd'hui rendu possible par le travail attentif et patient de Jonathan Wenger, chercheur suisse qui a déniché par centaines des preuves jusqu'alors largement ignorées de son énergie communicatrice. On connaît de mieux en mieux la foule de ses articles et de ses livres, de mieux en mieux aussi ses nombreuses interventions télévisées ; on en savait nettement moins sur sa présence à la radio, moi, en tout cas, qui suis allé de découverte en découverte en inventoriant la liste impressionnante communiquée par Jonathan et dans laquelle j'ai largement puisé pour cet exposé, conçu de façon très pragmatique : des remarques générales sur l'œuvre, un aperçu de sa partie radiophonique, et un choix d'exemples plus précis.

Indications générales

Henri Guillemin a d'abord été un homme de plume, très actif dès son extrême jeunesse en tant que partisan et secrétaire de Marc Sangnier ; et il n'a jamais cessé d'écrire. Son premier article, publié le 19 octobre 1923 (il a vingt ans), est l'évocation non dénuée de saveur d'un meeting électoral de son "patron" à Mâcon ; et la dernière fois que sa signature figure dans un journal de son vivant, c'est dans *L'Express* de Neuchâtel le 3 mai 1992, la veille de sa disparition. Du côté des ouvrages, le plus considérable est le premier, sa thèse sur *Jocelyn* de Lamartine, qui lui ouvre dès 1936 les portes de l'enseignement supérieur ; et le dernier, *Malheureuse Église*, était à peine terminé et encore sur sa table lorsqu'il est mort. Entre les deux, une moyenne d'un livre par an, et souvent plus de vingt articles.

La deuxième activité capitale de Guillemin, ce sont ses conférences. Il s'agit, là aussi, d'un apprentissage précoce reçu de Sangnier, qui lui a enseigné l'art de parler sans utiliser ses notes préparatoires et d'établir un contact quasi physique avec son auditoire. La première conférence publique repérée pour l'instant, sur Vigny, a été donnée le 27 novembre 1929 à Biarritz par le jeune professeur agrégé alors en poste à Bayonne, et soixante ans plus tard, le vieux passionné, que le bicentenaire tel qu'il était mis en scène mettait en colère, parlait encore de la Révolution à la tribune, à Neuchâtel et aux alentours.

L'entrée d'Henri Guillemin dans l'univers de la radio constitue une troisième étape de son désir (qui ne diminua jamais) de toucher le public le plus nombreux possible. La première émission repérée date de l'un des séjours qu'il a faits en Suisse, alors qu'il était encore professeur à

l'université de Bordeaux, mais en vue d'un exil hors de France auquel il pensait déjà. Le 22 juillet 1941, la radio romande diffuse une émission consacrée au « vrai Lamartine », l'auteur dont, depuis sa thèse, il passe pour *le* spécialiste, et auquel il est resté fidèle toute sa vie. Comme mon propos d'aujourd'hui est consacré à la radio, je ne m'attarde pas pour le moment, mais je signale que dans ce domaine-là aussi l'activité d'Henri Guillemin, même ralentie par l'âge, se poursuit presque jusqu'au terme, avec près d'une vingtaine d'interventions répertoriées en 1990, dont les dix importants entretiens avec Jean Lacouture dans l'émission « À voix nue » de France-Culture, devenus ensuite *Une certaine espérance*, dont l'édition chez Arléa date de janvier 1992.

Ce tour d'horizon initial ne serait pas complet sans la télévision, dont Guillemin fut un fidèle dès qu'il y eut ses entrées : sa première émission, le 6 février 1958, à la télévision suisse romande, s'intitule « Visages de Victor Hugo » (un autre de ses écrivains de prédilection), et a été suivie, on le sait, d'un nombre considérable de séries, le plus souvent à sujets historiques, et dont la rediffusion tournante sur youtube lui assure une partie de sa notoriété actuelle. Sa dernière apparition, connue du moins, a eu pour cadre l'émission « Les volets verts », le 27 février 1988.

Aucun recensement n'est complet, et celui des productions d'Henri Guillemin n'échappe pas à la règle ; disons simplement qu'additionner les publications, les émissions et les conférences, comme j'ai entrepris de le faire et comme Jonathan Wenger m'y aide de façon décisive, mène à chiffrer en milliers d'occurrences la vie publique de notre auteur, par la parole et par l'écrit. De cet énorme ensemble, je ne vais parler "que" de plusieurs centaines d'émissions radio, et seulement en Suisse : pour qui voudra un panorama moins incomplet, il faudra patienter jusqu'à la prochaine réédition de *Guillemin, une vie pour la vérité*, bibliographie publiée en 2016 et qui va se trouver non seulement « revue et corrigée » selon la formule consacrée, mais augmentée d'une centaine de pages…

La nécessité de choisir

Même après avoir décidé de ne parler que de la radio, il fallait encore opérer une sélection ; je dois donc d'abord faire quelques remarques sur les lacunes, à la fois volontaires et inévitables, de mon exposé.

D'une part je ne vais pas parler de la radio française, non pas parce que Guillemin en a été exclu, comme d'ailleurs de la télévision, pendant une partie de la période que je considère (surtout sous Pompidou qui ne voyait en lui qu'un « fouilleur de poubelles »), mais parce qu'il s'agit là, entre le début des années 1950 et la fin des années 1980, d'un vaste ensemble très diversifié, qui mériterait un exposé à lui seul et dont, au demeurant, l'inventaire n'est sûrement pas terminé.

Je ne parlerai pas non plus, et là pour des raisons plus évidentes de lacunes de l'enquête, de tout ce qui a pu se passer à la radio belge ou luxembourgeoise, sans parler de pays francophones plus lointains tels que l'Égypte ou le Québec : dans ces cas-là l'accès aux sources est très malaisé, et parfois même, pour le Bénélux notamment, il semble que la radio, plus encore que la télévision, a été loin d'archiver en entier ses

productions, ou de se soucier d'y donner accès ; la quête sur internet peut aider, encore faut-il qu'il y ait quelque chose à récolter…

Enfin, même en me restreignant au domaine suisse, je ne vais parler que par allusions ponctuelles des débuts (avant 1962) et des dernières années (après 1978), vouloir embrasser la totalité menant forcément à un propos trop long. La tranche chronologique sur laquelle je vais me concentrer est à la fois la plus riche quantitativement parlant et celle qui est parcourue par la plus longue série d'émissions du même type, ce qui permet de l'utiliser pour définir ce que la première éditrice des articles de *L'Express* de Neuchâtel a appelé à juste titre « les passions d'Henri Guillemin ».

Une série à épisodes ?

La façon la plus simple de procéder est chronologique, ne serait-ce que parce que la série dont je vais parler a porté cinq titres successifs, tous bien intéressants. Commençons donc par les énumérer.

C'est le 19 novembre 1962 que le « second programme » de la radio romande propose la première émission de la série « Découverte de la littérature française ». Nous parlerons du contenu de cette série, bien sûr, mais la date, d'abord, est à considérer. Henri Guillemin vient alors d'abandonner ses fonctions d'attaché culturel français à Berne, qui commençaient à lui peser, mais il ne peut toucher sa retraite qu'à partir de ses soixante ans révolus (qui tomberont le 19 mars 1963) ; comme il est toujours professeur des universités françaises, détaché en Suisse en 1945, il occupe pendant un semestre un poste à l'université de Lyon, ce qui le ramène au temps où, de 1933 à 1936, il a enseigné à la "khâgne" du lycée du Parc dont il avait jadis été l'élève. Il est très probable que se replonger ainsi dans les œuvres pour préparer ses cours lui a donné l'idée de faire de ses propos sur les écrivains – depuis longtemps un des thèmes dominants de ses articles, de ses livres et de ses conférences – l'objet d'une série régulière à la radio. Quel a été le contenu réel de cette série et a-t-il correspondu au titre annoncé ? c'est ce que nous verrons.

En tout cas la succession hebdomadaire des émissions, qui ont lieu le lundi et durent vingt minutes chacune, est dès le début très régulière, avec deux pauses : l'une de deux semaines en fin d'année, l'autre l'été (mais alors la chaîne diffuse en juillet et/ou en août, pour faire patienter les fidèles de Guillemin, des émissions sur d'autres sujets). À partir du 13 janvier 1964, le titre de la série perd son adjectif « française », mais sans que pour autant il y soit davantage question de littérature étrangère. Un changement bien plus significatif intervient à partir du 21 novembre 1966 : l'émission s'intitule désormais « Découverte de la littérature et de l'histoire », ce qui, nous allons le voir, décrit de façon plus pertinente le contenu réel des sujets traités ; en fait, et cela n'étonnera pas ceux qui connaissent un peu notre homme, dès le début ou presque l'histoire était présente : elle a désormais droit de cité et même, le 10 janvier 1972, elle prend la première place avec un titre à nouveau modifié et qui devient simplement « Histoire et littérature ».

Nous verrons en prenant des exemples comment évolue l'ensemble de ce que Guillemin propose à ses auditeurs. Seule la dernière période

de la série, à partir du 10 janvier 1975, tranche avec les précédentes, à la fois par son jour de diffusion, le vendredi – au lieu du lundi depuis plus de douze ans – et par son titre, qui est désormais seulement « Henri Guillemin vous parle de… », et semble autoriser tous les sujets. Au bout de trois ans et demi, cependant, la radio romande décide de mettre fin à l'aventure, Guillemin ayant atteint depuis peu ses soixante-quinze ans ; sa dernière émission, le 30 juin 1978, s'intitule sobrement « Départ ».

L'orateur, au moment de quitter le micro, a-t-il pensé au nombre de fois que ses auditeurs avaient pu l'écouter ? Peut-être. Si nous le faisons à sa place, en nous basant sur les relevés disponibles et pour cette seule série à titre évolutif, nous arrivons à un total de 620 épisodes, soit plus de deux cents heures de parole en un peu plus de quinze ans. C'est dire si le choix d'exemples auquel j'en viens maintenant ne peut qu'être, en effet, un choix ; heureusement Guillemin nous aide en revenant souvent sur ses sujets préférés !

Échantillons représentatifs

Avant la fin de 1962, date du début de la série, Guillemin avait déjà proposé un nombre non négligeable d'interventions à la radio suisse (et à la radio française), mais sans doute son activité d'attaché culturel et l'écriture de ses livres ne lui laissaient-elles le loisir que de ce que nous nommerions des mini-séries. En 1959, par exemple, nous relevons trois entretiens sur Lamartine, cinq sur Zola, cinq sur Péguy, sans oublier en prime, au moment de Pâques, la lecture de *Reste avec nous* par Pierre Fresnay qui fut un succès plusieurs fois rediffusé. En 1960, déjà sous le titre « Henri Guillemin vous parle de… » réutilisé bien plus tard, sont au programme Pascal, Rousseau, Lamartine, à quoi s'ajoutent, bien sûr non prémédités, les mots de l'attaché culturel saluant, le 4 janvier, la mémoire de Camus tué sur la route deux jours plus tôt. En 1961, sous le même titre d'ensemble, sont commentés en janvier-février de grands romans de Stendhal, Flaubert, Hugo (il s'agit bien là, pour une fois, avant tout de littérature), et à l'automne se succèdent cinq entretiens sur « le coup du 2 décembre », sujet, dix ans auparavant, d'un des premiers grands livres d'histoire de Guillemin. En 1962 aussi, voisinent histoire et littérature avec, côté histoire, l'affaire Dreyfus : cinq émissions en début d'année (en prélude à *L'Énigme Esterhazy* qui sort en novembre), côté littérature, quatre entretiens sur Racine, et en octobre-novembre six émissions sur Hugo qui combinent ce que Guillemin a souvent appelé « essai de biographie intérieure » et des analyses plus explicitement politiques.

À présent, que se passe-t-il lorsque s'ouvre la série proprement dite ? Ce que Guillemin a annoncé comme une « découverte de la *littérature* française » met en fait d'entrée l'accent sur la vie des écrivains, et non sur leur œuvre, qu'il s'agisse de Musset avant sa rencontre avec George Sand, du « drame caché » d'Adèle, la fille de Victor Hugo, de Vigny et la police, de Lamartine en Terre sainte ou de Rimbaud et la Commune : tels sont les premiers sujets proposés, du 19 novembre au 17 décembre 1962. On pourrait déjà évoquer ici les mots de Guillemin affirmant plus tard à Jean-Louis de Rambures : « J'ai la passion de l'individu » (« Les aveux d'Henri Guillemin », *Le*

Monde, 29 novembre 1969) ; on se rend même clairement compte ici, à propos de Vigny et de Rimbaud en tout cas, que c'est plus exactement l'individu *dans l'histoire* qui est en scène et qui « passionne » l'orateur.

L'année 1963 confirme cette orientation : dominante biographique et non proprement littéraire dans ce qui est dit des écrivains (le mariage de Péguy, la conversion de Paul Claudel, « Verlaine assassin », Flaubert et Louise Colet), et déjà, çà et là, des éclairages directement historiques (Hugo s'engage, le royaliste Chateaubriand, Lamartine révolutionnaire) qui auraient justifié que dès le début le titre de la série fût ce qu'il n'est devenu qu'à la fin de 1966. Dès 1964 et 1965, le déséquilibre s'accentue même en faveur de l'éclairage historique ; de mars à juin 1965, sur seize émissions, la moitié au moins sont ouvertement non littéraires : Vallès est là, mais pour son roman communard *L'Insurgé*, et il est entouré de « Hugo septuagénaire » (écho de la Commune, là encore) et de deux épisodes consacrés au « combattant Jean Jaurès », après quoi viennent deux émissions sur Chateaubriand face à Louis XVIII et à Charles X, et deux autres sur Lamartine (son élection comme député et son virage à gauche en 1842) ; au milieu de tout cela le roman de jeunesse de Zola, sa très autobiographique *Confession de Claude*, est un peu perdu.

L'alternance des émissions devient systématique lorsque, à la fin de 1966, les mots « et de l'histoire » s'ajoutent – enfin, pourrait-on dire – au titre de la série. Désormais, l'auditeur peut entendre, une semaine sur deux, un exposé historique, et l'autre semaine un exposé (plus ou moins) littéraire. L'année 1967 offre à cet égard un aspect typique : du 9 janvier au 18 décembre, mise à part la pause de juillet-août, Henri Guillemin, préoccupé de l'approche d'un bicentenaire potentiellement riche d'erreurs, propose à ses auditeurs tout un cours d'« histoire vraie de la Révolution française » [titre de l'émission conclusive, 29 janvier 1968], des États généraux et de la prise de la Bastille (9 et 23 janvier) à la chute de Louis XVI (29 mai), à la fin des Girondins (23 octobre) et au « tout pour le tout » risqué par Robespierre (18 décembre). Parmi les séances de la partie littéraire, très panachée à tous égards, se côtoient Zola (dont une fois pour *La Débâcle*, roman sur le désastre de Sedan : histoire encore), Céline à l'occasion de son entrée dans la « Pléiade » (30 janvier), *Le Paysan de la Garonne*, méditation du vieux Jacques Maritain sur l'Église (13 mars), et plus tard Jean-Paul Sartre (5 juin), Lamartine pour le "reprint" de *Jocelyn* chez Slatkine (2 octobre), ou la *Nouvelle Histoire de Mouchette* de Bernanos et *L'Espoir* de Malraux, relus les 13 et 27 novembre. Quelle richesse, si l'on songe que ce cycle hebdomadaire bicéphale a duré quinze ans…

Le calendrier des années 1968 et 1969, qui perpétue le rythme d'une émission historique tous les quinze jours, offre à l'observateur actuel une curiosité : du 29 janvier 1968, dernière des vingt-deux séances sur la Révolution, on passe, le 12 février, à la première Restauration, puis, du 26 février au 20 mai, à sept émissions sur « la monarchie restaurée » dont la dernière traite logiquement de « La chute de Charles X ». Mais l'Empire ? et Napoléon ? impasse, sauf quelques minutes sur les Cent-Jours, qui réduisent à peu près le règne au désastre de Waterloo. Suit un nouveau groupe de sept émissions, sur la monarchie de Juillet cette fois

(16 septembre-16 décembre), puis pas moins de vingt-deux séances (du 30 décembre 1968 au 5 janvier 1970) sur l'année 1848, de la révolution de février à l'élection présidentielle de décembre et à la mort politique de Lamartine. Et le 15 janvier 1970, avec un bel effet de centenaire dont Guillemin était friand, nouvelle séance intitulée : « 1870 : la déclaration de guerre ». Éclipse, cette fois, du second Empire ! Difficile de dire plus clairement un mépris inextinguible pour la lignée des Bonaparte… car si Guillemin, après avoir raconté 1870 jusqu'à la capitulation, revient en arrière pour huit émissions consacrées au coup d'État du 2 décembre, ce n'est pas pour modifier d'un iota ce qu'il pense du futur « Napoléon le Petit », comme disait Victor Hugo.

Emporté par le flux, j'ai laissé de côté celles des séances qui ne sont pas explicitement consacrées à cette histoire de France depuis 1789 entreprise fin 1966 ; or certaines méritent d'être mentionnées. En 1968, Guillemin continue de relire les articles qu'il a écrits trente ans plus tôt pour *La Bourse égyptienne* : à *L'Espoir* et à la seconde *Mouchette* déjà signalés viennent s'ajouter des retours sur *Bagatelles pour un massacre* de Céline, *L'Amour et l'Occident* de Denis de Rougemont, *La Nausée* de Sartre, *Les Grands Cimetières sous la lune* de Bernanos (22 janvier, 5 et 19 février, 18 mars ; voir mon édition des *Chroniques du Caire*, Utovie, 2019). Au hasard des séances, nous croisons aussi bien l'ancien (Fénelon, le 27 mai et le 17 juin) que l'actuel (la nouvelle critique, le 4 novembre). À vrai dire, il est difficile de donner une idée juste de l'entrelacement des sujets traités, de semaine en semaine ; si je reprends le début de 1970, un roman de Cesbron le 26 janvier, la relecture d'*Anna Karénine* de Tosltoï (9 et 23 février), une émission sur l'abbé Pierre, une autre sur Jeanne d'Arc (23 mars et 6 avril) alternent avec le récit de la guerre de 70, et il en va de même au fil des mois au gré des « passions d'Henri Guillemin », positives et négatives.

Les années suivantes obéissent au même rythme alterné. Du côté de l'histoire, quatorze émissions sur la Commune de janvier à juillet 1971 (parallèlement aux *Réflexions sur la Commune* publiées en avril, et au cycle des « Dossiers de l'Histoire » sur le même sujet, diffusé par la télévision suisse entre avril et octobre) ; puis une longue histoire de la IIIe République jusqu'à la prise du pouvoir par Pétain (du 20 septembre 1971 au 10 décembre 1973). Entre les séances de ces deux séries, la richesse et la variété des sujets non directement historiques demeurent étonnantes : Jean Sulivan, Montaigne, Benjamin Constant, Léon XIII, le marxiste André Wurmser, Céline, Bernanos, Mauriac, Albert Cohen, Rimbaud, Flaubert, Radiguet l'ami de Cocteau, Claudel, encore une fois Céline (3 décembre 1973) – et ce n'est qu'un choix parmi tous les témoignages d'une inlassable curiosité, qui se maintient jusqu'à l'arrêt final de juin 1978.

Avec l'année 1974 nous nous rapprochons à la fois de la fin du cycle et de l'époque contemporaine. La logique chronologique conduit Henri Guillemin à poursuivre longuement son cours d'histoire pour adultes avec un récit relativement bref de la seconde guerre mondiale (janvier-avril), une analyse du rôle et du personnage de de Gaulle entre 1940 et 1946, puis l'évocation de la guerre froide et de l'échec politique de la IVe République, jusqu'à la date-clé du retour de de Gaulle au pouvoir,

reconstitué en détail (trois émissions en mars-avril 1976). Il me semble, dans cette perspective, qu'un aspect relativement très peu connu des analyses d'Henri Guillemin mérite d'être évoqué ici, celui qui concerne le colonialisme.

Henri Guillemin ne s'est jamais exprimé sur les formes anciennes de la colonisation, même dans des cas où il aurait eu des choses à dire, par exemple sur la conquête meurtrière de l'Amérique centrale et latine au nom de la croix (officiellement) et par soif de l'or. Pas d'articles non plus contre le code noir de Colbert et tout ce qui, sous l'ancien régime, relève du trop fameux commerce triangulaire. Quelques mots, dans les propos sur la Révolution, au sujet de la suppression de l'esclavage, car c'est un des points forts de l'idéal robespierriste (et, de plus, l'esclavage a été rétabli par Bonaparte !). Avant 1848, quelques mots encore sur le militantisme d'un Schoelcher, notamment parce qu'il correspondit avec Hugo. Non, en réalité, la question coloniale, avec ce qu'elle comporte de conquête et de violence, n'intéresse vraiment Guillemin qu'à partir de Jules Ferry, « Ferry-Tonkin » comme on l'appela : trois émissions, en 1971 (29 novembre, 13 et 27 décembre) proposent un portrait global, rappellent son œuvre scolaire, l'image de lui la plus connue, et enfin se concentrent sur la « naissance du colonialisme ». À partir de ce moment l'attention de Guillemin reste en alerte, parce que la conquête coloniale a partie liée avec la politique extérieure des États et que cela passionne en lui l'historien international qu'il est naturellement devenu. Quand le danger d'une nouvelle guerre vient relativiser l'importance de l'affaire Dreyfus, il n'est pas seulement question dans la suite des émissions de la « réalité de l'Entente cordiale » avec l'Angleterre, mais aussi de la rivalité franco-allemande et du complexe « drame marocain » (26 juin et 9 octobre 1972).

C'est surtout à l'issue de la guerre suivante que Guillemin se penche vraiment, parce que cela lui semble nécessaire, sur « La France et ses problèmes coloniaux en 1945 » (20 mai 1974), et plus précisément (six émissions entre le 9 décembre 1974 et le 7 novembre 1975) sur la guerre d'Indochine, de ses débuts en 1946 jusqu'au partage du pays en 1954. On peut comprendre qu'il se soit intéressé longuement à cette guerre perdue, lui qui avait participé, dans l'ombre de Georges Bidault, aux pourparlers d'Évian [voir *Parcours*, p. 158-165]. Mais on constate aussi qu'à la même époque, il décrit à ses auditeurs « La France et ses problèmes africains », en deux temps, la Tunisie puis le Maroc (les 16 septembre et 3 octobre 1975), avant d'entreprendre, dès l'Indochine perdue – et c'est en effet ainsi que l'Histoire a enchaîné les épisodes –, ce qui semblait devoir être une histoire de la guerre d'Algérie, amorcée dès ses « origines lointaines » (émission du 5 décembre 1975). Pourtant la succession des propos de Guillemin se décentre rapidement vers une histoire de la déconfiture politique *intérieure* de la France avant 1958, jusqu'à ce que René Coty appelle de Gaulle à reprendre les rênes. On ne relève plus qu'une seule incursion dans le drame algérien, avec « Le "Je vous ai compris" du général de Gaulle » (29 avril 1976) qui marque, de façon aussi énigmatique qu'intéressante, l'interruption brutale de ce que Guillemin semblait prêt à dire. Après cette date il y a encore deux ans d'émissions hebdomadaires, mais plus rien, à la radio en tout cas,

sur la Ve République. Autocensure de Guillemin, gêné en tant qu'ancien diplomate de parler d'histoire contemporaine ? sans doute non, puisque par la suite il a même publié un livre sur de Gaulle, et qu'il n'a jamais cessé de se passionner pour l'actualité immédiate, jusqu'à la guerre du Golfe à la veille de sa mort. Censure, alors, de la radio romande ? c'est possible, mais ce silence historique désormais presque complet pose un problème dont je n'ai pas la solution. Ce qui est vrai, c'est que de 1976 à 1978, Guillemin a consacré la grande majorité des émissions qu'il lui restait à assurer à des comptes rendus de livres, mémoires, essais, récits – ce qui lui a permis, il est vrai, de parler souvent de l'histoire récente, de Vichy, du Front populaire (à la faveur du *Léon Blum* de Lacouture, le 3 mars 1978), de l'Occupation, mais plus jamais de la décolonisation devant le récit de laquelle il semble avoir "calé"…

Cela n'empêche pas ces dernières années de la série, et notamment sa dernière section, celle qui reprend l'intitulé commodément neutre : « Henri Guillemin vous parle… », de multiplier les sujets intéressants : François Mauriac vu par son fils Claude, (*Les Terrasses de Malagar*, 21 octobre 1977), les Russes (Staline et Lénine en tête), les familiers de toujours (Péguy, Lamartine, Chateaubriand…), quelquefois de moins familiers (Huysmans, Lautréamont), sans négliger de très nombreux ouvrages touchant au domaine de la foi et à l'histoire de l'Église, qui aura sans doute été un des soucis, peut-être un des tourments d'Henri Guillemin jusqu'à la fin.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il est tout à fait impossible de conclure un tel aperçu ? Tout copieux qu'il est, il ne donne qu'une faible idée du fourmillement intérieur qui a donné naissance à ces années de dialogue à distance avec ceux qui étaient derrière « le poste ». Et n'oublions pas non plus que ce moment hebdomadaire d'histoire et de littérature n'est qu'un petti versant de l'activité d'Henri Guillemin dans tous les autres domaines de la communication ! Il est décidément de plus en plus vrai de dire que nous n'avons pas fini de connaître cet homme…